

Pour saluer un intellectuel...

Benoît Mélançon et Piene Popovic (collectif sous la direction de), *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Saint-Laurent, Fides, 1995, 432 p.

Max Roy

Numéro 83, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, M. (1996). Compte rendu de [Pour saluer un intellectuel... / Benoît Mélançon et Piene Popovic (collectif sous la direction de), *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Saint-Laurent, Fides, 1995, 432 p.] *Lettres québécoises*, (83), 44–44.

Pour saluer un intellectuel...

Au moment où il prend sa retraite et quitte l'enseignement universitaire, des amis, des collègues, des étudiants d'hier et d'aujourd'hui se sont réunis pour lui offrir des « choses mêlées ».

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Max Roy

GILLES MARCOTTE EST CONSIDÉRÉ COMME UN INTELLECTUEL important au Québec. Son influence se mesure peut-être à la teneur de cet ouvrage auquel sont associés trente-deux collaborateurs, surtout des universitaires. Ces *Miscellanées* contiennent des textes de fiction, des études critiques et quelques témoignages, rendant bien « une impression de liberté d'esprit, de pensée, d'écriture », comme le souhaitaient les responsables du projet, et qui caractérisent l'homme que l'on voulait ainsi honorer. Apprécié comme professeur de littérature à l'Université de Montréal, il a été également chroniqueur, romancier et essayiste. Dans une préface élogieuse, Pierre Vadeboncoeur dit de Marcotte qu'il est « foisonnant d'idées ». « Je ne crois pas, poursuit-il, qu'on puisse trouver ailleurs, dans la littérature québécoise, une profusion pareille. Ce foisonnement a-t-il seulement été remarqué ? » (p. 17) Prenant la parole à la fin d'un colloque, en 1995, intitulé « Une journée dans la vie d'un sociocritique : Gilles Marcotte » — dont les exposés composent une partie du présent livre —, Marcotte avait coiffé son intervention du titre « Le gros animal », emprunté à Simone Weil. Il s'en expliquait ainsi :

Le « gros animal » [...] ce n'est pas moi ; ce n'est pas non plus, faut-il le dire, la sociocritique. Mais c'est peut-être, dans la sociocritique comme ailleurs, dans toutes les formes de critique, la tentation insidieuse, à laquelle je n'ai pas toujours résisté moi-même sans doute, de mettre la littérature en coupe réglée, de la réduire à ce qui en elle veut dire quelque chose, de lui faire perdre ce qu'un Jean Larose, après plusieurs autres, a appelé sa « souveraineté ». (p. 406)

Plusieurs études contenues dans ce recueil adoptent effectivement une perspective critique où la question pourrait se poser dans les termes d'une représentation sociale ou en fonction d'une méthodologie que Marcotte, lui-même, ramène à « une dernière forme du " gros animal " ». Il dit encore : « Méthode va chercher dans les œuvres des penseurs de la littérature, les Lukács, les Bakhtine, les Bourdieu, des concepts, des outils qui lui permettent de disséquer le cadavre encore tout frais de la littérature. » (p. 412) Garantie contre l'académisme, gage de liberté ou d'absolu, cette méfiance de longue date, ravivée dans le temps flou des incertitudes, sous-entend une conception de la littérature soustraite aux causes extérieures comme aux effets de mode. Cela postule un horizon de pensée et un certain statut de l'intellectuel. Sont mis en cause, évidemment, le discours universitaire et, plus largement, les études supérieures.

En fait, l'ouvrage réalisé en l'honneur de Gilles Marcotte n'étudie pas le discours savant, et cela n'est pas fait au détriment du littéraire. Des textes de fiction sur lesquels s'ouvre et s'achève le recueil côtoient les textes cri-

tiques. On y trouve une suite de poèmes intitulée « Romans », de Pierre Nepveu, et d'autres de Fernand Ouellette, qui retiennent l'attention. Une même section accueille les voix réunies de Jacques Brault et de Robert Melançon. La dernière partie de l'ouvrage contient des textes narratifs signés par Jean Larose, Régine Robin, Lise Gauvin, André Brochu et Pierre Popovic. Aux réalisations de ces professeurs-écrivains, il faut ajouter des notes inédites du regretté André Belleau sur ses lectures de polars ainsi qu'un témoignage de Jacques Godbout. Celui-ci dit être devenu cinéaste grâce à Gilles Marcotte, qu'il rapproche de Woody Allen, notamment pour sa conception de l'art comme activité déagée des considérations politiques.

En outre, Godbout évoque l'idée déjà ancienne d'une similitude de destins entre Juifs et francophones d'Amérique. « Il y a toujours, dans notre conscience occidentale, un Juif au grenier » (p. 216), fait-il remarquer. Ce n'est sûrement pas par hasard, en tout cas, que la figure du Juif revient à quelques reprises dans le recueil, que ce soit dans un récit de Régine Robin, dans l'analyse que fait Marc Angenot du discours antisémite prédisposant à l'affaire Dreyfus, dans la belle étude de Jacques Dubois sur la fonction du personnage d'Albertine dans *La recherche...* ou encore dans l'exposé que Michel Pierrssens consacre au rôle d'Ephraïm Mikhaël dans la parution de la revue française *La Pléiade* en 1886.

Parmi les études sur la littérature québécoise, plus particulièrement, Michel Biron retient la poésie d'Alfred DesRochers, caractérisée par la conjonction de formes traditionnelles et de contenus triviaux ; Benoît Melançon examine la *légende* Maurice Richard à travers des textes littéraires et journalistiques des années cinquante ; Micheline Cambron cherche les origines du discours historique de François-Xavier Garneau ; Jean-François Chassay étudie les relations à l'espace dans deux romans récents de Ducharme, qui sont une autre manifestation de la « communication paradoxale », et Pamela V. Sing relève des pratiques *cool* — comme les appelait McLuhan — dans les romans de Jacques Poulin. Mentionnons, par ailleurs, les contributions d'Yves Laroche sur la « contrainte poétique », d'Anne-Marie Fortier sur « la métaphore Rimbaud » dans l'œuvre de René Char, et d'Alain Charbonneau sur les textes de commande signés Francis Ponge. Pour leur part, François Ricard montre ce qui distingue *La lenteur* des romans précédents de Kundera et Laurent Mailhot s'intéresse à un ouvrage posthume de Camus.

Voilà une matière très diversifiée, sans doute à l'image des intérêts de Marcotte. On ne trouve guère à redire quant à la lisibilité des textes critiques et quant au sort réservé à la littérature. Est à signaler, enfin, la présentation du livre, relié à l'ancienne chez Fides et orné d'une magnifique illustration de Roland Giguère, ce qui le fait précieux comme un mot rare.

